

Vous trouvez

l'Internationale

à Paris

Paris 1^{er} : Kiosque PULIDORI, place du Théâtre-Français — Kiosque REGNIER, 9, Bd de Sébastopol.
 Paris 2^e : Siège des N.M.P.P., 111, rue Réaumur — Kiosque BUFFET, 21, Bd Montmartre.
 Paris 4^e : Kiosque LE DORE, place de la Bastille (face gare).
 Paris 5^e : Kiosque LISON, 23, av. des Gobellins.
 Paris 6^e : Kiosque BUYSSCHAERT, 6, place de Rennes (face gare Montparnasse).
 Paris 7^e : Kiosque PORTAL, 258, Bd St-Germain — Librairie CAILLEAU, 7, avenue Rapp.
 Paris 8^e : Kiosque PREAUD, 17, rue de Rome (angle gare Saint-Lazare).
 Paris 10^e : Kiosque TAVERNIER, 23, rue de Dunkerque (face gare du Nord) — Kiosque FANGER, 8, Bd Saint-Denis.
 Paris 11^e : Kiosque DUCH, 10, place de la République — Kiosque COLLINET, 126, Bd Voltaire.
 Paris 12^e : Librairie MAITRE, 101, rue Claude-Decaen.
 Paris 13^e : GUERRY (baraque), porte d'Italie — Kiosque LAMY, 6, av. d'Italie.
 Paris 14^e : BRE (terrasse), 108, Bd Jourdan — Kiosque CHEVALLIER, place du 25-Août-44 (Porte d'Orléans).
 Paris 15^e : Librairie BODES, 208, rue de la Convention — Kiosque BRIOIS, place Charles-Michels.
 Paris 17^e : Kiosque MARCY, 2, av. de Villiers — Librairie GAYAUD, 7, place de Cléchy.
 Paris 18^e : CLAVEAU (baraque), 77, Bd Ornano — Kiosque PINEAU, 4, rue de la Chapelle.
 Paris 19^e : REQUET (terrasse), 11, rue de Belleville.
 et tous les kiosques du Quartier Latin.

en banlieue

Asnières : Librairie MONTARON, 17, rue de la Station.
 Aubervilliers : Kiosque LAGUILLY, 199, av. Victor-Hugo.
 Charenton : Kiosque BESSONNE, place Aristide-Briand.
 Courbevoie : DAVAINÉ, 70, rue de Bezons (près de la gare).
 Cléchy : Kiosque DUPOND, 1, Bd J.-Jaurès.
 Boulogne : Librairie LANGUIGNIER, 193, Bd Jean-Jaurès.
 Clichy : Kiosque REDON, 7, av. de la République.
 Levallois : Kiosque RICAUD, 44, Bd de Châteaufort.
 Montreuil : Kiosque BOUILLET, 1, place Jean-Jaurès.
 Neuilly : Librairie BROUILLAUD, 186, av. de Neuilly (Métro Pont de Neuilly).
 Pantin : Kiosque CHALMANDRIER, pont du Canal.
 Puteaux : Librairie PASSERAT, 117, rue Jean-Jaurès.
 Saint-Denis : Kiosque ORMANCEY, place de la Caserne.
 Saint-Ouen : Kiosque VOGIRAULT, place de la République.
 Suresnes : Librairie PANET, 32, av. Jean-Jaurès.

à Aix-en-Provence

LIVRE-PRESSE, 23, cours Mirabeau.

à Avignon

Librairie J. BOIS, 34, cours Jean-Jaurès.

à Bordeaux

CAZENAVE, place de la Victoire.
 SHAPOULE, place Pey-Berland.
 GRANDET, cours Victor-Hugo-rue Sainte-Catherine.
 CAUSSEQUE, gare Saint-Jean.

à Dijon

Librairie DAMIDOT, 13, rue des Forges

à Lyon et banlieue

1^{er} arrond. : Kiosque CLAVEAU, place des Terreaux.
 2^e arrond. : Kiosque CHAMBONNET, place Le Viste — Kiosque DECORET, Cours de Verdun — Kiosque GILLET, Cours de Verdun — Librairie LEPAGE-DE-LAVEAU, 6, rue Victor-Hugo — Kiosque LUPY, rue Président-E. Herriot — Maison de la Presse, 2, rue de la République — Kiosque PIRONNEAU, place des Cordeliers — Kiosque RIVA, pl. Antonin-Poncet — ROMAN, 4, rue Victor-Hugo.
 3^e arrond. : Kiosque GALDEANO, place Gabriel-Pérl.
 7^e arrond. : Kiosque CHANEL, place Gabriel-Pérl.
 Villeurbanne : PICCOLO, 5, place Maisons-Neuves — Kiosque RICHARD, place Grandclement — THOMAS, 259, rue du Quatre-Août.

à Marseille

BORDEAUX, face cinéma Capitole, CHEKROUN, rue Honorat, COLAS PINTON, allée Meyan, PEGLION, Bourse du Travail, VIAU, face Lycée Thiers.

à Nîmes

Maison de la Presse, 25, boulevard Victor-Hugo.

à Toulouse

PEIGNON, 16, arcade du Capitole. — CHARPENTIER, 12, allée Franklin-Roosevelt. — MONIN, 25, rue de Metz. — MAISON DE LA PRESSE, 64, rue de Metz.

De la poussière

Au Mexique, de Gaulle avait tenté de jeter de la poudre aux yeux en baragouinant quelques phrases d'espagnol apprises par cœur et en prétendant être le grand ami du Tiers-Monde. Mais il a aussitôt montré ce que valait cette amitié lors de son séjour à la Martinique, à la Guadeloupe et en Guyane. Là, plus de Tiers-Monde, plus de peuples à décoloniser, mais trois « départements français » avec tout ce qui peut caractériser un département français — surtout s'il contient une population qui a des revendications — à savoir des policiers, des gendarmes et des magistrats bien stylés.

Malgré toute la mise en scène coûteuse qui accompagne les déplacements de de Gaulle, la réalité trouva le moyen de se faire jour, d'abord à la Guadeloupe où des pancartes autonomistes surgirent pendant un de ses discours, puis à la Martinique, la plus importante des îles antillaises qui se trouvent sous le contrôle de l'impérialisme français.

A la Martinique, la pauvreté est telle que le plus grand produit d'exportation, ce sont les Martiniquais eux-mêmes. Il y a plus de Martiniquais hors de leur île qu'il n'y en a dedans. Le plus grand nombre d'entre eux se trouve en France. Ajoutons que, depuis que l'Algérie a conquis son indépendance, le capitalisme français prévoyait une diminution future de la main-d'œuvre algérienne commence à encourager l'immigration d'Antillais et de Noirs d'Afrique.

D'autre part, en dépit d'une vieille tradition de fraudes électorales, la Martinique a montré sa politisation même dans les scrutins. Elle a des élus communistes. Le principal élu de l'île, en même temps maire de Fort-de-France, le député Aimé Césaire qui est aussi un poète de valeur, s'est fait le champion de l'autonomie de la Martinique. On se souvient qu'il est venu récemment témoigner à Paris devant un tribunal qui poursuivait un groupe de jeunes Martiniquais accusés d'atteintes à l'intégrité du territoire parce qu'ils revendiquaient l'indépendance de leur pays. Pour compléter, disons que la position du P.C. martiniquais, sur ce point, reste équivoque : au début, ce parti condamnait l'orientation des jeunes poursuivis, puis il les a soutenus sans s'affirmer résolument pour l'indépendance.

Recevant de Gaulle à la mairie de Fort-de-France, Aimé Césaire posa, en termes modérés faisant appel à de Gaulle même, le problème de l'autonomie dans le cadre de la France. La réponse de de Gaulle ne se fit pas attendre : la France a fait son devoir, elle suit la bonne route, la seule chance de la Martinique c'est la France, et ainsi de suite.

Ainsi lancé, il devait quelques heures plus tard dans un entretien privé avec des parlementaires exposer sa pensée en termes plus crus. Entre l'Europe et l'Amérique, il n'y a que l'Océan et quelques « poussières ». On ne construit pas un Etat avec des « poussières ». L'Afrique avait eu jadis sa civilisation propre, la Martinique n'est qu'un creuset de populations de diverses origines qui parlent toutes le français.

Des « poussières » ? Mais combien de ces poussières, y compris dans la mer des Caraïbes, constituent à présent des Etats. Et l'aspiration à une fédération de ces territoires commence à s'y manifester.

Quant à l'argument du « creuset » opposé à l'existence d'une civilisation antérieure, combien n'y a-t-il pas de ces similaires qui ont donné naissance à des nationalités et à des Etats ? Mais pour de Gaulle il ne s'agissait, comme toujours, dans ses propos que d'arguments de circonstance. On peut être sûr qu'il dira plus ou moins le contraire lorsqu'il s'agira de conserver cette « poussière française » de Djibouti contre les revendications de la population somalienne.

Ce qui est clair, c'est que, malgré la cuisante défaite qu'il a subie en Algérie, l'impérialisme français n'est pas prêt à reconnaître le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes aussi longtemps que ceux-ci ne sont pas assez forts pour imposer ce droit. Jusque là ils ne sont que de la « poussière ». Mais l'impérialisme français verra que cette « poussière » contribuera largement à l'étouffer.

MAIS QUI A TUE KENNEDY ?

Du Monde à Match, une entreprise de mystification est engagée au sujet de l'affaire Oswald. Les soupçons de machinations qui entourent l'assassinat du président des Etats-Unis ne tiendraient qu'à un naturel soupçonneux — assez malsain quant au fond — des Français entre autres Européens. Les Américains, pour leur part, « peu portés... au mysticisme et au romantisme... s'inclinent devant l'inexplicable. Ils n'ont nullement le culte du mystère, mais, en bons déistes, ils acceptent que la raison humaine soit faillible, qu'elle ne vienne pas à bout de toutes les énigmes. » Ainsi s'exprimait M. Alain Clément, dans le Monde, le 18 mars.

Nous voilà rassurés : le mystère est inexplicable. Nous, Européens, sommes des complexes du coup d'Etat, des obsédés des choses cachées ; nous échafaudons des « hypothèses strictement invérifiables » et il ne faut pas que nous croyions qu'il y a « beaucoup plus de mérite à spéculer fébrilement qu'à attendre au coin du feu les résultats concluants ou décevants de l'enquête officielle ».

Visiblement, M. Alain Clément est comme les Américains, il fait confiance aux autorités, et, s'il a des critiques à leur faire, en voilà la teneur : « la police de Dallas, le parquet de Dallas, peut-être même, au début, le F.B.I. ont déployé des prodiges d'inconscience ».

Tout cela serait bel et bon, et, nous frappant la poitrine, nous répudierions notre goût morbide pour les soupçons injurieux à l'égard de l'innocent appareil d'Etat américain, de sa police naïve et emportée comme un Gary Cooper déguisé en cowboy, et nous accepterions la thèse d'Oswald, assassin castriste isolé ; assassiné lui-même par un autre isolé, maquereau à l'épilepsie patriotique, mais... Mais la thèse cloche de l'autre pied : les Américains ne sont pas tous les pieux conformistes que nous dépeint M. Clément. Car en fait, c'est d'Amérique que nous viennent les plus terribles réquisitoires sur la ténébreuse affaire de Dallas.

Ne mentionnons que pour mémoire la thèse de Buchanan que chacun a pu lire dans l'Express. Ce n'est pas la seule enquête, ni les seules conclusions possibles. La plus importante est celle de Mark Lane, avocat d'Oswald choisi par la mère de celui-ci. Il a établi un dossier impressionnant qui ne laisse plus grand chose debout du scénario texan, contresigné par le F.B.I. Il conclut quant à lui à l'innocence complète d'Oswald. Nos camarades américains du Socialist Workers Party, donnent dans leur hebdomadaire *The Militant* (ce même journal que les comploteurs de Dallas tentèrent de compromettre dans le meurtre de Kennedy) toute la publicité possible aux recherches de Mark Lane. Ils nous apprennent qu'une campagne de révisions d'information est engagée par l'avocat, et qu'elle est boycottée par la grande presse qui ne semble donc pas aussi sûre que M. Clément de l'inaltérable confiance de l'Américain moyen dans les vérités officielles.

Parmi les découvertes de Mark Lane, relevons cette conclusion que les coups de feu qui atteignirent Kennedy par derrière (au moins un autre l'atteignit par devant) ne purent pas être tirés de la fenêtre du dépôt de livres où travaillait Oswald, mais d'une colline proche. D'autre part, le fameux document massue contre Oswald, la photographie qui le représente armé d'un fusil, est truquée et existe en trois versions où l'arme est différente. Cette photo, d'ailleurs, a fait l'objet d'un honteux trafic, prétendument au profit de la veuve d'Oswald, Marina, avec laquelle Mark Lane n'a toujours pas pu s'entretenir en tête-à-tête. Ce document n'a pas fait seulement une belle couverture de *Life*, mais aussi de *Match*, ce qui prouve que la tranquille certitude de la culpabilité d'Oswald règne aussi en des cœurs d'Européens.

Mais la discrétion bien connue de notre presse, sa pudique horreur des scandales va si loin que personne, à notre connaissance, n'a publié en France « la supposition la plus terrifiante » née dans des cervelles

américaine, et que nous rapporte Adèle Lauzon, reporter du *Magazine Maclean*, organe libéral canadien, et qui « fait remonter les soupçons jusqu'à l'actuel président des Etats-Unis par le recoupement d'une série de faits : la boîte de nuit le « Carrousel » que dirige Ruby, l'assassin d'Oswald, ferait partie d'une chaîne du même nom appartenant à Robert Baker, qui fait depuis quelque temps l'objet d'un scandale politique aux Etats-Unis. Or, M. Baker a été lancé et protégé dans sa carrière au Sénat par M. Lyndon B. Johnson. Belle salade où se trouvent mêlés Ruby, Baker, le Sud, la finance de Dallas, et le successeur de Kennedy. » Lequel Johnson, ajouterons-nous, est en conflit avec Robert Kennedy, l'homme qui a mis le doigt fort récemment sur l'affaire Baker.

Si la femme de César ne doit pas être soupçonnée, combien plus César lui-même. Du tels bruits exigent la pleine lumière sur l'enquête, et l'on comprend mal que M. Johnson ne fasse pas faire toute la lumière et tout de suite.

Serguera, ambassadeur de Cuba à Alger, demandait à la tribune de la conférence de solidarité afro-asiatique pourquoi les Américains n'utilisaient pas « les services de renseignements qu'ils emploient contre les peuples du monde pour éclaircir les circonstances de l'assassinat de leur propre président ». La question est pertinente. Car enfin, le procès de Ruby a au moins prouvé qu'il n'était ni un fou, ni un romantique ; mais nul n'a éprouvé le besoin de rechercher s'il connaissait sa victime. L'hypothèse qu'il voulait l'empêcher de parler n'a rien de rocambolesque. Tout s'est passé comme si personne n'y songeait. Non seulement Oswald n'a pas avoué l'assassinat de Kennedy, mais non plus celui de l'agent Tippitt. Le seul témoin de ce second meurtre qui ait décrit l'assassin a donné un signalement qui n'est pas celui d'Oswald. Or Mark Lane a la preuve que, le 14 novembre, huit jours avant sa mort et celle de Kennedy, Tippitt était réuni avec Ruby à son cabaret. Nul n'a interrogé Ruby sur ses liens avec cet agent.

Le retus d'interroger Ruby sur ces questions lors de son procès, ainsi que sur quelques autres aussi troublantes est incompréhensible pour toute tête normale faite. Aussi redisons-nous que les Etats-Unis tiennent à leur affaire Dreyfus, et que tout le problème reste de savoir qui couvre qui, et pourquoi ? Dans ces sortes d'affaires, le silence est une complaisance ; et quel verdict contre un régime, si l'on constate que les plus hautes sphères de l'Etat doivent reculer à appliquer la loi, si élevé et puissant que soit le coupable, quand il s'agit du meurtre du chef de l'Etat.

M. LEUWEN.

FAIBLESSE DE QUI ?

Dans « Témoignage chrétien » du 2-4, Daniel Mayer écrit « Préméditation factieuse, encouragement puis aide de la Rome mussolinienne. En face de cela : faiblesse des démocraties. Il n'en fallait pas plus pour que Franco triomphe ».

La faiblesse n'a rien à voir avec cette histoire. Les démocrates bourgeois de France et d'Angleterre n'adoraient pas Franco, certes. Mais, au moins, Franco protégeait la propriété privée capitaliste menacée par les rouges. Et c'est pourquoi, par exemple, les actions de Rio Tinto montaient à la Bourse de Londres, chaque fois que les fascistes avançaient vers le centre minier.

Il n'y eut donc pas « faiblesse » mais solidarité de classe.

Et si on peut parler de faiblesse, c'est dans l'incompréhension de ces faits par la majorité du mouvement ouvrier.

le comité de rédaction rappelle à ses correspondants que les articles doivent parvenir à nos bureaux au plus tard le 4 de chaque mois